
Gall. g.
1003
d

Racine



ÉLOGE HISTORIQUE DU ROI LOUIS XIV.

ÉLOGE HISTORIQUE DU ROI LOUIS XIV,

SUR SES CONQUÊTES

DEPUIS L'ANNÉE 1672 JUSQU'EN 1678.

Par MM. RACINE & BOILEAU, de l'Académie Françoise, & Historiographes de France.



A AMSTERDAM,

& se trouve

A PARIS,

Chez BLEUET, Libraire, Pont Saint-Michel.

M. DCC. LXXXIV.

AVERTISSEMENT.

Il n'eſt point d'Amateur qui n'accueillît avec tranſport une eſquiſſe juſqu'alors inconnue, mais récemment découverte de *Raphael* ou de *Michel Ange*, comme il n'eſt point d'Érudit qui n'attachât un prix ſingulier à une Décade nouvelle de *Tite-Live.* Les Écrivains du ſiècle dernier, qui, marchant ſur les traces des Anciens, ſont devenus comme eux des modèles admirables pour la poſtérité, nous ont tranſmis toutes leurs productions; & grâces à l'Art de l'Imprimerie, qui les reproduit tous les jours, nous n'avons point à craindre pour elles le même ſort qu'ont éprouvé pluſieurs chef-d'œuvres de la Littérature ancienne. Cependant il en eſt quelques-unes dont divers événemens ont dérobé la connoiſſance ou retardé la publication. Perſonne n'ignore que l'abrégé de l'Hiſtoire de *Port-Royal*, par *Racine*, n'a été connu

& imprimé que vers le milieu de ce ſiècle. Le ſtyle pur, élégant, ſimple & naturel, qui caractériſe cet écrit, ne fit que juſtifier l'idée que *Racine*, le Prince de nos Poëtes, avoit déjà fait concevoir de ſon talent ſupérieur pour écrire en proſe, ſoit par ſes Diſcours à l'Académie Françoiſe, ſoit par ſes deux Lettres contre *Port-Royal*. C'eſt ſans doute en partie à ce rare talent qu'il dût la place d'Hiſtoriographe de France, conjointement avec *Boileau*, & qu'ils furent chargés tous deux d'écrire l'Hiſtoire de Louis XIV. On ſait que *Racine*, livré à la piété la plus ſolide, après avoir renoncé au Théâtre, s'occupa ſérieuſement des fonctions attachées à ſon nouveau titre. Il avoit même traduit le Traité de *Lucien*, intitulé: *Comment il faut écrire l'Hiſtoire*, afin d'avoir ſans ceſſe ſous les yeux les devoirs qu'il s'étoit impoſés. Le Légiſlateur de notre Parnaſſe, l'immortel *Deſpreaux* en partageoit le poids avec ſon ami. Pluſieurs Fragmens conſidérables de cette intéreſſante Hiſtoire étoient déjà

composés, lorsque la mort vint frapper l'auteur d'*Athalie*. *Boileau*, qui lui survécut, remit à M. de *Valincour* tous les papiers relatifs à ce travail. La Bibliothèque de ce dernier fut consumée, ainsi que les manuscrits historiques de *Racine* & de *Boileau*. Le morceau suivant, qui en devoit faire partie, mais que M. de *Valincour* avoit confié à feu M. l'Abbé *Vatri*, de l'Académie des Inscriptions, fut soustrait à l'incendie. On croit faire un véritable présent au Public éclairé, en lui communiquant, par la voie de l'impression, ce Manuscrit précieux, qui doit être ajouté aux Œuvres de *Racine* & de *Boileau*. On y reconnoîtra sans peine la touche des bons Écrivains du siècle de Louis XIV, & principalement la manière de *Racine* dans quelques passages, où l'ironie, qui lui étoit naturelle, ayant pour objet certaines tentatives infructueuses des Puissances ennemies de la France, est employée avec une finesse qui n'exclut pas la dignité. Quoi qu'il en

ſoit, le ton de ce morceau eſt noble ſans enflure; le ſtyle pur, ferme, périodique & plein d'harmonie; les tranſitions naturelles: on y admirera ſur-tout une narration rapide, & un art ſingulier dans la diſpoſition des faits; qualités d'autant plus précieuſes qu'elles deviennent de jour en jour plus rares. En un mot, l'enſemble de cet Éloge hiſtorique donne la plus haute idée de Louis XIV. Il peut ſervir auſſi à faire connoître le ſtyle dont ſon Hiſtoire générale devoit être écrite par nos deux illuſtres Poëtes.





PRÉCIS HISTORIQUE DES CAMPAGNES DE LOUIS XIV.

DEPUIS 1672 JUSQU'EN 1678.



AVANT que le Roi déclarât la guerre aux États des Provinces-Unies, sa réputation avoit déjà donné de la jalousie à tous les Princes de l'Europe. Le repos de ses peuples affermi, l'ordre rétabli dans ses finances, ses Ambassadeurs vengés, Dunkerque retirée des mains des Anglois, & l'Empire si glorieusement secouru, étoient des preuves illustres de sa sagesse & de sa conduite : &, par la rapidité de ses conquêtes en Flandre & en Franche-Comté, il avoit fait voir qu'il n'étoit pas moins excellent Capitaine que grand Politique.

Ainſi révéré de ſes ſujets, craint de ſes ennemis, admiré de toute la terre, il ſembloit n'avoir plus qu'à jouir en paix d'une gloire ſi ſolidement établie, quand la Hollande lui offrit encore de nouvelles occaſions de ſe ſignaler, par des actions, dont la mémoire ne ſauroit jamais périr parmi les hommes.

Cette petite République, ſi foible dans ſes commencemens, s'étant un peu accrue par le ſecours de la France, & par la valeur des Princes de la Maiſon de Naſſau, étoit montée à un excès d'abondance & de richeſſes qui la rendoient formidable à tous ſes voiſins; elle avoit pluſieurs fois envahi leurs terres, pris leurs Villes & ravagé leurs frontières; elle paſſoit pour le pays qui ſavoit mieux faire la guerre, c'étoit comme une École où ſe formoient les Soldats & les Capitaines, & les Étrangers y alloient apprendre l'art d'aſſiéger les Places & de les défendre. Elle faiſoit tout le commerce des Indes-Orientales, où elle avoit preſqu'entièrement détruit la puiſſance des Portugais; elle traitoit d'égale avec l'Angleterre, ſur qui elle avoit même remporté de glorieux avantages, & dont elle avoit tout récemment brûlé les vaiſſeaux dans la Tamiſe : & enfin, aveuglée de ſa proſpérité, elle commença à méconnoître la main qui l'avoit tant de fois affermie & ſoutenue; elle prétendoit faire la loi à l'Europe; elle ſe ligua

avec les ennemis de la France, & se vanta qu'elle seule avoit mis des bornes aux conquêtes du Roi. Elle opprima les Catholiques dans tous les pays de sa domination, & s'opposa au commerce des François dans les Indes. En un mot, elle n'oublia rien de tout ce qui pouvoit attirer sur elle l'orage qui la vint inonder.

Le Roi, las de souffrir ses insolences, résolut de les prévenir. Il déclara la guerre aux Hollandois au commencement du Printems, & marcha aussi-tôt contre eux. 7 Avril 1672.

Le bruit de sa marche les étonna. Quelque coupables qu'ils fussent, ils ne pensoient pas que la punition dût suivre de si près l'offense. Ils avoient peine à s'imaginer qu'un Prince jeune, né avec toutes les graces de l'esprit & du corps, dans l'abondance de toutes choses, au milieu des délices & des plaisirs qui sembloient le chercher en foule, pût s'en débarrasser si aisément pour aller, loin de son Royaume, s'exposer aux périls & aux fatigues d'une guerre longue & fâcheuse, & dont le succès étoit incertain : ils se rassuroient pourtant sur le bon état où ils croyoient avoir mis leurs Places.

En effet, comme le tonnerre avoit grondé fort long-tems, ils avoient eu le loisir de les remplir d'hommes, de munitions & de vivres. Ils avoient fortifié tous les bords de l'Issel ; le Prince

d'Orange, pour défendre ce paſſage, s'y étoit campé avec une armée nombreuſe. Le Rhin, de tous les autres côtés, couvroit leur pays; l'Europe étoit dans l'attente de ce qui alloit arriver. Ceux qui connoiſſoient les forces de la Hollande, & la bonté des Places qui la défendoient, ne penſoient pas ſeulement qu'on la pût aborder, & ils publioient que la gloire du Roi ſeroit aſſez grande ſi, en toute ſa campagne, il pouvoit emporter une ſeule de ſes Places. Quel fut donc leur étonnement, ou plutôt quelle fut la ſurpriſe de tout le monde, lorſque l'on apprit qu'il avoit mis le ſiége devant quatre fortes Villes en même tems, & que ſans qu'il eut fait ni lignes de circonvallation, ni de contrevallation, ces quatre Villes s'étoient rendues à diſcrétion au premier jour de tranchée ?

Un exploit ſi extraordinaire, ſi peu attendu, jeta la terreur dans tous les pays que les Hollandois occupoient le long du Rhin; on apportoit au Roi de tous côtés les clés des Places; à peine les Gouverneurs avoient-ils le tems de ſe ſauver ſur des barques avec leurs familles épouvantées, & une partie de leur bagage; ſa marche étoit un continuel triomphe. Il s'avança de la ſorte auprès de *Toluis*. Le Rhin, qui en cet endroit eſt fort large & fort profond, ſembloit oppoſer une barrière à l'impétuoſité des François. Le Roi pour-

tant ſe prépare à le paſſer ; ſon deſſein étoit d'abord d'y faire un pont de bateaux ; mais comme cela ne ſe pouvoit exécuter qu'avec lenteur, & que d'ailleurs les ennemis commençoient à ſe montrer ſur l'autre bord, il réſolut d'aller à eux avec une promptitude qui acheva de les étonner. Il commande à ſa cavalerie d'entrer dans le fleuve, l'ordre s'exécute. Il faiſoit ce jour-là un vent fort impétueux, qui, agitant les eaux du Rhin, en rendoit l'aſpect beaucoup plus terrible. Il marche néanmoins, aucun ne s'écarte de ſon rang, & le terrein venant à manquer ſous les pieds de leurs chevaux, ils les font nager, & approchent avec une audace que la préſence du Roi pouvoit ſeule leur inſpirer. Cependant trois eſcadrons paroiſſent de l'autre côté du fleuve; ils entrent même dans l'eau, & font une décharge qui tue quelques-uns des plus avancés & en bleſſent d'autres. Malgré cet obſtacle, les François abordent, & l'eau ayant mis leurs armes à feu hors d'état de ſervir, ils fondent ſur ces eſcadrons l'épée à la main ; les ennemis n'oſent les attendre, ils fuient à toute bride, & ſe renverſant les uns ſur les autres, vont porter juſqu'au fond de la Hollande, la nouvelle que le Roi étoit paſſé.

Alors il n'y eut plus rien qui osât faire réſiſtance. Le Prince d'Orange, craignant d'être enveloppé, abandonna auſſi-tôt les bords de l'Iſſel,

& le Roi y campa peu de jours après dans ses fortifications, dont le seul récit jetoit l'épouvante. Arnheim se rendit; Doesbourg suivit son exemple; le fort de Skenck, si fameux par les longs siéges qu'il a autrefois soutenus, n'attendit pas l'ouverture de la tranchée. Utrecht, ancienne Capitale de la Hollande, envoya aussi-tôt ses clefs; Coeverden pris, Naerden emporté, tout reçoit le joug, tout cède à la rapidité du torrent; Amsterdam commence à trembler: cette Ville, si superbe dans la prospérité, maintenant humble dans l'infortune, songe déjà à faire sa capitulation. On voit ses Ambassadeurs qui, quelques mois auparavant, donnoient au Roi le choix de la paix ou de la guerre; on voit, dis-je, ces mêmes Ambassadeurs tremblans & soumis, implorer la clémence du vainqueur. Cependant la division se met parmi les Chefs de la République; les uns souhaitent la paix, les autres, dévoués au Prince d'Orange, veulent empêcher la négociation. Le Pensionnaire est assassiné; ce n'est que confusion & que trouble. Le parti du Prince d'Orange demeure enfin le plus fort: ce Prince prend son tems, &, pour sauver son pays de l'inondation des François, ne fait point d'autre expédient que de le noyer dans les eaux de la mer, & lâche les écluses de l'Océan. Voilà Amsterdam au milieu des eaux, & les Hollandois

tout de nouveau renfermés dans le fond de ces marais, d'où nos pères les avoient autrefois tirés.

Tandis que le Roi pouſſoit ainſi la victoire juſqu'aux derniers confins de la Hollande, le Duc d'Orléans aſſiégeoit Zutphen, qu'il prit en moins 25 Juin 1672.
de huit jours. Nimègue ſe défendit un peu mieux contre le Vicomte de Turenne. Le Roi lui avoit donné la conduite de l'armée que commandoit le Prince de Condé, qui avoit été bleſſé au paſſage du Rhin. Nimègue enfin ſe rendit aux mêmes conditions que Zutphen; & ſa priſe, qui fut ſuivie de celle de Grave & de Crevecœur, mit tout le Betau & toute l'île de Bomel ſous le pouvoir des François. Ainſi les armes du Roi triomphoient également par-tout, & le Duc de Luxembourg, ayant joint l'Evêque de Munſter, n'eut pas de ſuccès moins glorieux que les autres Capitaines; le nombre des priſonniers de guerre étoit ſi grand que les Temples & les lieux publics ne pouvoient plus les contenir, & il en avoit de quoi compoſer une armée preſque auſſi nombreuſe que celle de France. Par-là on peut voir qu'il y a quelquefois des choſes vraies qui ne ſont point vraiſemblables aux yeux des hommes, & que nous traitons ſouvent de fabuleux dans les hiſtoires des événemens, qui, tout incroyables qu'ils ſont, ne laiſſent pas d'être véritables. En

effet, comment la poſtérité pourra-t-elle croire qu'un Prince, en moins de deux mois, ait pris quarante Villes fortifiées régulièrement, qu'il ait, dis-je, conquis une ſi grande étendue de pays en auſſi peu de tems qu'il en faut pour faire le voyage, & que la deſtruction d'une des plus redoutables Puiſſances de l'Europe n'ait été que l'ouvrage de ſept ſemaines ?

Le Roi ayant ainſi conquis preſque toute la Hollande, pouvoit exercer ſur les Villes qu'il avoit priſes une vengeance légitime; mais la ſoumiſſion des vaincus avoit déſarmé ſa colère. Il y rétablit ſeulement l'exercice de la Religion Catholique; & après avoir mis par-tout des Gouverneurs & des garniſons, il reprit le chemin de France. On lui préparoit des entrées & des triomphes, mais il ne voulut point les accepter; il ſe contenta des acclamations des peuples & de la joie univerſelle que ſon retour excita dans le Royaume.

Son abſence & les approches de l'hiver donnèrent quelque relâche aux Hollandois, à qui la mer avoit été un peu plus favorable que la terre. Le Prince d'Orange, déclaré Généraliſſime de leurs armées, voulut ſignaler ſa nouvelle dignité; il ſut le peu d'hommes qu'il y avoit
12 Octobre 1672. dans Coerden; & ſe ſervant de l'occaſion, il alla mettre le ſiége devant cette Ville : il s'étoit campé

campé de telle ſorte qu'on ne pouvoit aller à lui que par un grand marais, où il y avoit une chauſſée très-étroite ; mais les François, quoiqu'en petit nombre, ſe jetant encore dans l'eau, allèrent l'attaquer juſques dans ſes retranchemens, au travers d'un feu épouvantable que faiſoit ſon infanterie. Au même tems, la garniſon de la Ville étant ſortie ſur eux, il s'en fit un carnage horrible, & tous les marais des environs furent teints du ſang des malheureux Hollandois.

Depuis cette défaite, le Prince d'Orange n'oſa plus rien tenter du côté de la Hollande ; il ne perdit pas néanmoins tout-à-fait courage : il va en Flandre joindre les Eſpagnols, & ſonge avec leur ſecours à faire aux François quelque inſulte qui pût en quelque ſorte effacer l'ignominie de ſon pays. Charleroy ſemble lui en offrir l'occa- 22 Décembre 1672.
ſion. Montal, Gouverneur, avoit eu ordre d'en ſortir pour aller à Tongres. Le Prince d'Orange propoſe aux Eſpagnols de mettre le ſiége devant cette Ville, perſuadé qu'elle ſeroit priſe avant qu'on fût en état de la ſecourir. Le deſſein leur plaît ; ils l'inveſtiſſent avec tout ce qu'ils avoient de forces ; mais le Roi s'étant approché de la Frontière avec ſix cents hommes ſeulement, la terreur ſe met dans leurs troupes, déjà rebutées par la rigueur de la ſaiſon. Cette nuée ſe diſſipa avec la même vîteſſe qu'elle s'étoit amaſſée, &

les Eſpagnols ne remportèrent de cet exploit que la honte d'avoir donné atteinte au Traité qu'ils avoient fait avec la France.

Année 1673. Cependant l'Électeur de Brandebourg s'étoit mis en campagne avec les troupes de l'Empereur, dans l'eſpérance de faire plus que les Hollandois quelque choſe d'éclatant; mais le Vicomte de Turenne lui coupa chemin dans la Weſtphalie, & l'ayant repouſſé dans ſon pays, l'obligea à demander honteuſement la paix, que l'année ſuivante il rompit plus honteuſement encore.

Un ſi grand nombre de victoires entaſſées les unes ſur les autres devoient avoir abattu entièrement le courage des ennemis.

Maſtricht pourtant reſtoit encore, & tandis qu'ils étoient maîtres d'une Ville de cette réputation, ils ne pouvoient ſe croire abſolument ruinés. Le Roi l'avoit déjà comme bloquée par les poſtes qu'il avoit pris aux environs, & il pouvoit peu-à-peu l'affamer s'il eût voulu; mais cette manière lente de faire la guerre s'accommodoit peu à l'humeur impatiente d'un Conquérant; il réſolut d'ôter tout d'un coup aux Hollandois ce reſte d'eſpérance qui nourriſſoit leur orgueil, & alla en perſonne l'aſſiéger. Les ennemis, qui s'attendoient à ce ſiége, n'avoient épargné ni ſoins ni dépenſe. Il n'étoit parlé que des grands préparatifs qu'ils avoient faits pour ſe mettre en état

de le ſoutenir. Il y avoit dans la place ſept mille hommes de guerre, & entre eux des Régimens d'Eſpagnols & d'Italiens, tous vieux Soldats dont la valeur s'étoit rendue célèbre dans les guerres précédentes. Fariant les commandoit; Officier d'une expérience conſommée, que les Hollandois avoient demandé aux Eſpagnols, & qui s'étoit ſignalé à la défenſe de Valenciennes, dont les François avoient autrefois été contraints de lever le ſiége. Les ennemis s'attendoient de voir la même choſe à Maſtricht. Jamais Ville en effet ne fit d'abord une réſiſtance plus vigoureuſe, ni un feu plus continuel & plus terrible. On y épuiſa de part & d'autre toutes les fineſſes du métier; mais que purent la force & l'induſtrie contre une armée de François animés par la préſence de leur Roi? Cette Ville, ſi bien défendue, mieux attaquée encore, tint à peine treize jours. On ſe rend maître des dehors, toutes les défenſes de la place ſont ruinées; le Roi y entre victorieux, & la garniſon ſe crut trop glorieuſe de pouvoir ſortir tambour battant, & enſeignes déployées. 29 Juin 1673.

La priſe de Maſtricht n'étonna pas ſeulement les Hollandois, elle épouvanta toute l'Allemagne.

L'Empereur, qui avoit déjà en quelque ſorte rompu avec la France, par les ſecours qu'il avoit

prêtés à l'Électeur de Brandebourg, chercha des prétextes pour se liguer ouvertement avec les Hollandois. Il portoit impatiemment la prospérité d'un Prince trop redoutable à la maison d'Autriche, & appréhendoit que ce torrent, ayant emporté tout le Pays-Bas, ne se répandit enfin sur l'Allemagne même; ainsi la frayeur, la jalousie & l'argent des Hollandois, prodigué à ses Ministres, le déterminèrent à la guerre. D'autre côté, les Espagnols voyant la ligue si bien formée, & enorgueillis de la prise de Naerden, dont le Prince d'Orange, par leur moyen, venoit de se ressaisir, songèrent aussi à se déclarer. Le Roi, instruit des desseins de ses ennemis, se met

15 Novembre. en état de les prévenir, & s'empare de la Ville de Trêves. Alors l'Empereur crut qu'il étoit tems d'éclater; il ne se souvint plus des engagemens qu'il avoit faits avec le Roi, ni du Traité qu'il avoit signé. Il oublie que les François, quelques années auparavant, sur les bords du Raab, avoient sauvé l'Empire de la fureur des Infidèles. Il fait des plaintes & des manifestes remplis d'injures, & publie par-tout que le Roi de France veut usurper la Couronne Impériale, & aspire à la Monarchie universelle. Il emploie enfin, pour le rendre odieux, tout ce que la passion peut inspirer de plus violent & de plus aigre. Il fit même des protestations dans Vienne aux pieds

des Autels ; il se montre, aux Chefs de ses troupes, un Crucifix à la main, & les exhorte à rappeler leur courage pour défendre la Chrétienté opprimée; il oublia, en ce moment, que les Hollandois, qu'il prenoit sous sa protection, étoient les plus constans ennemis de la Religion Catholique ; & que le Roi, non-seulement la rétablissoit dans toutes les Places qu'il prenoit sur eux, mais qu'il leur avoit même en partie déclaré la guerre pour défendre deux Princes Ecclésiastiques de leur injuste oppression.

Les plaintes de l'Empereur, toutes frivoles qu'elles étoient, ne laissèrent pas de faire impression sur l'esprit des Allemands, naturellement envieux de la gloire des François. Le Duc de Bavière & le Duc d'Hanover furent les seuls qui demeurèrent neutres ; tous les autres se déclarèrent peu-à-peu contre la France. Ni les raisons d'intérêt, ni les plus étroites alliances ne purent les retenir, & la plupart de ces mêmes Princes, qu'on avoit vu si tardifs & si paresseux à secourir l'Empire contre l'invasion des Turcs, se hâtèrent de rassembler leurs forces pour s'opposer au progrès des François qu'ils ne pouvoient souffrir pour voisins, & dont la prospérité commençoit à leur donner trop d'ombrage. C'étoit la première fois qu'on avoit vu toutes ces puissances unies de la sorte avec l'Empereur. L'Angleterre même qui

s'étoit d'abord liguée avec la France pour abattre la fierté des Hollandois trop riches & trop puiſſans, commença à regarder d'un œil de pitié les Hollandois vaincus & détruits, & quelques mois après fit ſon Traité avec eux.

Année 1674. Jamais la France ne ſe vit tant d'ennemis à la fois; les Allemands la regardoient déjà comme un butin qu'ils alloient partager entr'eux. On crut que le Roi ſe tiendroit ſur la défenſe, & les Étrangers l'eſtimoient aſſez heureux s'il pouvoit ſauver ſes frontières de l'inondation qui les menaçoit.

Cependant il méditoit en ce tems-là même la conquête de la Franche-Comté. Il s'étoit déjà emparé une fois de cette Province au milieu des glaces, des neiges & des rigueurs de l'hiver, avec une vîteſſe qui ſurprit toute l'Europe; mais comme il ne l'avoit conquiſe que pour forcer ſes ennemis à accepter les conditions qu'il leur offroit, il la leur avoit rendue par le Traité d'Aix-la-Chapelle. Les Eſpagnols, devenus ſages par l'expérience du paſſé, avoient tout de nouveau fait fortifier leurs Places, & penſoient les avoir miſes en état de ne plus redouter une pareille inſulte.

Surtout Beſançon paſſoit alors pour une des meilleures Places du monde, & la Citadelle, bâtie ſur un roc inacceſſible, ſembloit n'avoir rien à craindre que la ſurpriſe & la trahiſon; l'élite de

leurs troupes étoit-là ; le Prince de Vaudemont s'y étoit jeté avec plusieurs Officiers, résolus de se défendre jusqu'aux dernières extrêmités. La saison sembloit conspirer avec eux. Le Roi ayant assiégé cette Ville, le tems se rendit insupportable. La rivière du Doux, qui passe aux pieds des remparts, devint extrêmement grosse & rapide, & il fit de si grandes pluies, que dans la tranchée & dans les camps, les Soldats étoient dans l'eau jusqu'aux genoux ; il n'y a point de troupes qui ne se fussent rebutées ; à peine les Soldats pouvoient-ils porter les armes. Le Roi avoit soin que l'argent ne leur fût point épargné ; mais ils ne demandoient que du soleil. Enfin, l'exemple du Roi, qui s'exposoit à tous les périls & essuyoit toutes les fatigues, leur fit vaincre ces obstacles. La Ville fut obligée de se rendre, & la garnison se renferma dans la Citadelle. On n'en pouvoit approcher qu'en se rendant maître du Fort Saint-Etienne. Le Fort étoit comme une autre Citadelle, qu'on ne pouvoit aborder qu'à découvert & avec des difficultés incroyables. Une poignée de François entreprend de l'emporter en plein midi ; ils grimpent sur le roc en se donnant la main les uns aux autres, ils rompent ou arrachent les pallissadés ; les ennemis prennent l'épouvante & cèdent plutôt à l'audace qu'à la force. Le Roi avoit si bien fait placer son artillerie qu'elle battoit en ruine là

Citadelle & le Fort. Il la fit tourner alors contre la Citadelle ſeule ; l'effet du canon fut ſi prodigieux qu'en peu de tems une partie du roc en fut briſée ; les éclats en voloient avec tant de violence que les aſſiégés n'oſoient paroître ſur les remparts, & ne pouvoient même dans la Place trouver un lieu pour s'en garantir : tellement qu'au bout de deux jours ils furent contraints de capituler, & cette forteresſe imprenable fut priſe ſans qu'il en coûtât un ſeul homme aux François. Dole, Salins, & toutes les autres Villes de la Province furent attaquées avec le même ſuccès, quoique l'armée du Roi fut ſi fort diminuée par les détachemens qu'il avoit été obligé de faire, que les aſſiégés étoient bien ſouvent en nombre égaux aux aſſiégeans. Voilà donc le Roi encore une fois maître de la Franche-Comté, & pour comble de gloire il reçut la nouvelle que le Vicomte de Turenne avoit battu les ennemis à Zintheim. Cependant le Comte de Souches, à la tête des troupes de l'Empereur, avoit joint en Flandre le Prince d'Orange & les Eſpagnols ; ces trois armées faiſoient enſemble un corps de ſoixante mille hommes, qui ne ſe promettoit pas moins que de conquérir la Picardie & la Champagne ; mais il falloit auparavant vaincre le Prince de Condé, qui commandoit l'armée de France. Ce Prince, ayant groſſi ſes troupes des garniſons

de plusieurs places de Hollande, que le Maréchal de Bellefond, par ordre du Roi, avoit fait raser, vint se camper vis-à-vis des ennemis proche le Village de Senef, & s'étant posté avantageusement, les fatigua de telle sorte qu'il les obligea de décamper. On ne fait point impunément une fausse démarche en présence d'un tel Capitaine : à peine ils commençoient à marcher qu'il fond sur leur arrière-garde & la taille en pièces. Il poursuit sa victoire, & c'étoit fait de leur nombreuse armée, sans une ravine où le Comte de Souches plaça des troupes, & fit mettre en diligence du canon. Par cette prévoyance, il mit ses Soldats en état d'entretenir le combat jusqu'à la nuit qui étoit proche. Alors ils se retirèrent à grande hâte, laissant les François maîtres du champ de bataille, de tout le bagage & d'un fort grand nombre de prisonniers. Les ennemis, honteux de cette déroute, la vouloient faire oublier par quelqu'entreprise plus heureuse. Ils vont devant Oudenarde, & mènent un grand nombre de travailleurs pour presser le siége. Ils ne pensoient pas que le Prince de Condé pût arriver à tems pour le secourir ; mais il y fut presqu'aussi-tôt qu'eux, & tout ce qu'ils purent faire, ce fut de se retirer fort vîte à la faveur d'un brouillard, auquel ce jour-là ils furent redevables de leur salut. Ainsi tous ces beaux projets

11 Août.

de conquérir la Picardie & la Champagne, s'en allèrent en fumée, & ces trois grandes Puissances, jointes ensemble, purent à peine résister à une partie des forces du Roi. La division se mit parmi les Généraux, ils se séparèrent, & le Prince d'Orange, avec le reste de ses troupes, s'en alla devant Grave pour hâter la prise de cette Ville, que les Hollandois assiégeoient depuis trois mois avec une lenteur & une infortune qui les exposoient à la risée de toute l'Europe. Ils ne faisoient point de travaux qui ne fussent ruinés un moment après; point d'attaque où ils ne fussent repoussés. Les choses vinrent à tel point que les assiégeans étoient devenus les assiégés. La Place étoit pleine de déserteurs, qui ne se croyoient pas en sûreté dans leur camp, & s'étoient réfugiés dans la Ville: ils demandoient tous les jours des suspensions d'armes pour avoir la liberté d'enlever leurs morts. Le Prince d'Orange étant donc arrivé, crut à son abord que tout alloit changer de face. Il eut pourtant la douleur de faire lui-même plusieurs attaques inutiles, & de voir périr à ses yeux ses meilleures troupes. Cependant l'hiver approchoit; Grave, dont la prise n'avoit pas coûté au Roi un seul homme, coûtoit déjà douze mille hommes aux Hollandois. Et quoique leur canon eût presque abattu toutes les maisons de la Ville, la plupart des dehors étoient encore dans leur

entier lorſque le Gouverneur reçut ordre de capituler. Le Roi, touché de la valeur de tant de braves Soldats, & ayant appris que la maladie ſe mettoit parmi eux, ne voulut pas les expoſer davantage pour une Place qui lui étoit inutile. Le Gouverneur fit la capitulation à telle condition qu'il lui plût d'impoſer aux aſſiégeans.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient dans le Pays-Bas, le Vicomte de Turenne s'étoit avancé vers le Rhin, où il faiſoit tête lui ſeul aux armées de l'Empereur & des Confédérés. Ils les chaſſoit de tous leurs poſtes, il rompoit toutes leurs meſures, il les avoit déjà mis en fuite à Laximbourg, & depuis que les Habitans de Strasbourg leur eurent donné paſſage ſur leur pont, il avoit encore été à Ensheim, où il avoit défait leur Avant-garde & les avoit contraints de ſe retirer. Enfin, leur Armée s'étant groſſie des troupes de l'Electeur de Brandebourg & de celles des Ducs de Zel, ce déluge d'Allemands ſe répandit de tous côtés dans la Haute Alſace, réſolut d'y prendre ſes quartiers d'hiver, & de fondre à la première occaſion dans la Franche-Comté. Le Vicomte de Turenne, avec un petit nombre de troupes fatiguées, n'étoit pas en état de les arrêter; mais dans ce tems-là même il reçut un détachement que le Roi avoit fait heureuſement partir de Flandre, auſſi-tôt après

la levée du siége d'Oudenarde. Avec ce secours le Vicomte de Turenne, malgré les rigueurs & les incommodités de la saison, fait une marche effroyable au travers des montagnes de Vauge, & se présente tout d'un coup à eux. Il renverse tout ce qui s'offre à son passage, & leur enlève des Régimens tout entiers. La terreur & la division se mettent dans leur armée; vingt mille hommes en chassent cinquante mille : toute cette multitude repasse le Rhin en désordre, & entraîne avec elle six mille hommes de renfort qu'elle rencontre, & qui, au lieu de lui faire rebrousser chemin, deviennent eux-mêmes les compagnons de sa fuite.

La fortune ne favorisa pas moins les François sur mer. La Flotte des Hollandois, délivrée de la crainte des Anglois, & forte de plus cent voiles, après avoir vainement couru le long des côtes de France, avoit tourné enfin ses projets du côté de l'Amérique; mais elle ne fut pas plus heureuse dans le nouveau monde que dans l'ancien; car ayant assiégé la Martinique, elle fut contrainte de lever honteusement le siége. Elle revint de ce long voyage sans avoir fait autre chose que donner des preuves de sa foiblesse. Il n'en fut pas de même de l'armée navale de France sur la Méditerranée. Les Messinois en Sicile avoient sécoué le joug d'Espagne; on les environna aussi-tôt

de tous côtés : Meſſine fut bientôt affamée : ſes malheureux Habitans étoient déjà réduits à manger des cuirs ; enfin, réſolus de périr plutôt que de tomber ſous le Gouvernement tyrannique d'une Nation qui ne pardonne jamais, ils arborèrent l'étendard de France, & implorèrent le ſecours du Roi. Il y envoya quatre vaiſſeaux & ſix cents hommes de guerre, avec ordre de ſe ſaiſir des Châteaux qui commandoient à la Ville. Il s'aſſure auſſi des Meſſinois, & en même tems fit partir le Duc de Vivonne, Général des Galères. Ce Général trouvant la flotte Eſpagnole à la vue de Meſſine, l'attaque, la met en fuite, & entre triomphant dans la Ville. On ne ſauroit concevoir la joie de ce miſérable peuple, qui ſe voyoit délivré dans le tems qu'il n'avoit plus que l'image des ſupplices & de la mort devant les yeux. Ses exclamations & ſes tranſports faiſoient aſſez voir qu'ils croyoient devoir au Roi quelque choſe de plus que la vie.

Ainſi la victoire menoit les François comme par la main dans tous les pays des Eſpagnols, qui avoient même de la peine à ſe défendre du côté de la Catalogne, où ils avoient été repouſſés pluſieurs fois au-delà des Pyrénées ; toutefois ces orgueilleux ennemis voyant la France deſtituée du ſecours de ſes Alliés, ne déſeſpéroient pas encore de ſe racquitter de leurs pertes. En effet, les

Suédois, qui étoient les ſeuls qui tenoient pour elle, n'avoient pas eu des ſuccès heureux contre l'Electeur de Brandebourg. Les Eſpagnols firent donc de nouveaux efforts; ils attendoient à la prochaine campagne pour ſe venger de tous les affronts qu'ils avoient reçus. Mais à peine le printems parut qu'ils ſe virent encore dépouillés d'une de leurs meilleurs Provinces, par la priſe de Limbourg.

Année 1675. Le Roi s'étant emparé de Dinan & de Hui, emporta cette Place avec ſa promptitude ordinaire, avant que les ennemis fuſſent en état de s'oppoſer à ſes deſſeins. La fortune néanmoins ſembla un peu balancer du côté de l'Allemagne. Le Vicomte de Turenne allant reconnoître une hauteur ſur le point de donner bataille, eſt emporté d'un coup de canon. L'armée Françoiſe étoit alors fort avancée dans le Pays ennemi, & toute l'Europe la crut perdue par la perte d'un Chef de cette importance, qui étoit mort ſans communiquer ſes deſſeins. Les ennemis s'attendoient à l'exterminer toute entière, & ne croyoient pas qu'un ſeul des François leur pût échapper; toutefois le Comte de Lorge & le Marquis de Vaubrun, Lieutenans-Généraux, qui en avoient pris la conduite, ne s'étonnèrent point. Ils raſſurèrent les Soldats affligés de la mort de leur Général; mais animés d'un juſte

desir de la venger, aussi-tôt ils se rapprochent du Rhin, & se mettent en devoir de le repasser. Par-là ils obligent les ennemis à sortir de leur camp pour les charger dans leur retraite. Alors ils marchent à eux & rompent leur Arrière-garde. L'armée Françoise se retire en bon ordre, & rapporte en deçà du Rhin les dépouilles & les drapeaux de ceux qui prétendoient lui en empêcher le passage. Peu de tems après le Prince de Condé, par ordre du Roi, partit de Flandre pour aller prendre le commandement de l'Armée. La présence & la réputation de ce Prince achevèrent de rétablir toutes choses; le Comte de Montecuculi, qui avoit passé le Rhin à Strasbourg, à la tête de trente mille hommes, sembla n'être entré en Alsace que pour y faire une montre inutile de son Armée : car après avoir tenté vainement le siége de deux Villes, il se retira, & les Allemands furent encore obligés, pour cet hiver, d'aller loger sur les terres de leurs Alliés.

Bien que la retraite des François ne fut pas une de leurs moins vigoureuses actions, néanmoins ils s'étoient retirés, & c'étoit assez pour enfler le courage des ennemis qui avoient toujours fui devant eux. Les Espagnols en triomphoient dans leurs relations; mais le Roi rabaissa bientôt cet orgueil par la prise de Condé, qu'il emporta d'assaut au commencement de la Campagne. Le

Prince d'Orange, justement alarmé de cette conquête, s'avance à grandes journées pour secourir Bouchain, qu'assiégeoit le Duc d'Orléans. Il campe sous le canon de Valenciennes; mais le Roi se mit entre lui & le Duc d'Orléans. Bouchain est pris sans que le Prince d'Orange ose sortir de dessous les remparts qui le couvroient, & il semble ne s'être approché si près que pour être spectateur des réjouissances que fit l'Armée du Roi pour la prise de cette Place.

Voyons maintenant ce qui se passe sur la Mer. Le Duc de Vivonne avoit pris la Forteresse Année 1676. d'Agouste; c'est un des plus fameux ports de la Sicile. Les Espagnols effrayés ont recours aux Hollandois. Ruiter reçoit ordre de passer le Détroit. Quelle apparence que les François puissent tenir la mer devant les flottes d'Espagne & de Hollande, jointes ensemble, & commandées par un Capitaine de cette réputation? La fortune toutefois en décida autrement. Duquesne, Lieutenant-Général, ayant deux fois rencontré les ennemis, eut toutes les deux fois l'avantage, & Ruiter, au second combat, reçut une blessure dont il mourut peu de jours après. C'étoit la plus grande perte que les Hollandois pussent faire: aussi le Duc de Vivonne, qui étoit alors dans Messine, crut qu'il se falloit hâter de profiter de cette mort, & du trouble qu'elle avoit sans

doute

doute jeté parmi les ennemis. Dès que l'Armée eut pris un peu de repos, ils se mettent en mer, & il les va chercher, résolu de les combattre, par-tout où il pourroit les trouver. Leur flotte étoit à l'ancre devant Palerme ; les ennemis le reçoivent d'abord avec assez de résolution, mais ils n'avoient point de Chef à opposer au Duc de Vivonne : les François les pressent de tous côtés, ils les poursuivent jusques dans le port ; jamais on ne vit une déroute & un fracas si épouvantables ; les vaisseaux foudroyés par le canon ou embrasés par les brûlots, sautant en l'air avec toute leur charge, & retombant sur la Ville, écrasent & brûlent une grande partie des maisons. Enfin, le Duc de Vivonne, après avoir ainsi mis en cendres ou coulé à fond quatorze vaisseaux & six galères, tué près de cinq mille hommes, entr'autres le Vice-Amiral d'Espagne, & mis le feu dans Palerme, retourna à Messine, d'où il envoya au Roi les nouvelles de cette victoire la plus complète que les François remportèrent jamais sur mer.

Cependant le Prince d'Orange, las de n'être que le spectateur des victoires de ses ennemis, forma enfin un dessein qui devoit faire oublier toutes ses disgrâces. Mastricht étoit la Place qui incommodoit le plus les Hollandois, à cause des contributions que sa garnison levoit jusqu'aux

portes de Nimègue : il va l'aſſiéger, & voyant l'armée Françoiſe fort éloignée, il s'apprête à faire les derniers efforts pour s'en emparer. Le Roi apprit la nouvelle de ce ſiége à Saint-Germain; il ſongea auſſi-tôt à profiter de l'imprudence de ſes ennemis, &, tandis qu'ils épuiſoient leurs Armées autour de Maſtricht, il donna ordre au Maréchal d'Humieres d'aller aſſiéger Aire. Comme cette Ville eſt une des plus importantes Places du Pays-Bas, on crut d'abord que, déſeſpérant en quelque ſorte de ſauver Maſtricht, il vouloit contre-balancer ſa perte par la priſe d'une Ville non moins forte, & beaucoup plus à ſa bienſéance : mais il avoit bien de plus grands deſſeins; & connoiſſant, comme il faiſoit, l'état de ſes Places & la valeur de ſes troupes, il ne douta point qu'après avoir pris Aire, ſon armée n'eut encore aſſez de tems pour aller ſecourir Maſtricht. La choſe réuſſit comme il ſe l'étoit imaginé contre toutes les apparences humaines, & la Ville ſe rendit au cinquième jour de tranchées ouvertes. Auſſi-tôt le Maréchal de Schomberg eut ordre de marcher vers Maſtricht. Les Hollandois, contre leur ordinaire, y avoient fait des actions d'une fort grande valeur, le Prince d'Orange y avoit été bleſſé, & toutefois à peine étoient-ils encore ſous la contreſcarpe. Auſſi-tôt que les premiers

Coureurs François parurent, les ennemis levèrent le siége, ils se retirèrent en diligence, & ne songèrent qu'à sauver le débris de leur Armée, dont la fatigue, les maladies, & les sorties continuelles des assiégés avoient emporté plus de la moitié. Il sembloit que la fortune de la France dût se borner là pour cette année. Cependant quelques mois après, le Roi apprit que le Maréchal de Vivonne avoit pris Tahormine & l'Escalette, & que toute la Sicile étoit disposée à suivre l'exemple de Messine.

Jamais les François n'avoient peut-être fait une campagne qui leur fût ni plus glorieuse ni plus utile; néanmoins la prise de Philisbourg, qui, après six mois de siége, fut obligée de se rendre, & les avantages que le Prince de Lunebourg avoit remportés l'année précédente dans l'Évêché de Trêves, avoient persuadé aux ennemis que les François pouvoient être quelquefois vaincus: ils croyoient qu'il en seroit de la fortune du Roi comme de toutes les autres choses du monde qui, étant parvenues à un certain point, ne sauroient plus croître. En effet, après tout ce que ce Prince avoit fait en Hollande, en Bourgogne & en Allemagne, il n'y avoit pas d'apparence que sa gloire pût augmenter. Elle augmenta pourtant; toutes ces conquêtes & tant de victoires qu'il a remportées n'ont été ensemble qu'un ache-

minemment aux grandes choſes qu'il fit l'année ſuivante. Car bien que les Villes qu'il avoit priſes fuſſent des Places d'une grande réputation, il y en avoit pourtant de plus fortes, & ſur leſquelles les Eſpagnols faiſoient un plus grand fondement.

Année 1677. Valenciennes étoit de ce nombre. Elle eſt riche & fort peuplée ; ſes Habitans s'étoient rendus célèbres par la haine qu'ils ont toujours eu pour les François, & ſes fortifications paſſoient dans l'opinion du monde pour une merveille. Le Roi, qui dès le commencement de la guerre méditoit de les aſſiéger, s'étoit ſaiſi des Villes voiſines, & avoit ordonné de grands magaſins, ſi bien que dès le commencement du printems, & même avant qu'il y eut du fourrage à la campagne, il fut en état d'agir, & y alla mettre le ſiége. Il y avoit dans la Place une très-forte garniſon ; la nobleſſe voiſine s'y étoit jetée, & les Habitans, pleins de leur ancienne animoſité, préſumoient qu'eux ſeuls, ſans autre ſecours, pouvoient la défendre. Il n'y avoit point de bravades qu'ils ne fiſſent d'abord ; ils donnoient le bal ſur leurs remparts ; ils diſoient que leur Ville étoit le fatal écueil où la fortune des François venoit toujours échouer ; & fiers de leur avoir autrefois fait lever le ſiége, ils leur demandoient s'ils venoient autour de Valenciennes chercher les os de leurs pères.

Cependant les François avançoient leurs travaux.

Valenciennes, du côté que le Roi la fit attaquer, étoit défendue par un grand nombre de dehors qu'il falloit forcer pied-à-pied, & qui, selon toutes les règles de la guerre, ne pouvoient être emportés sans qu'il en coûtât plusieurs milliers d'hommes. Il falloit entr'autres choses franchir quatre grands fossés, dont il y en avoit deux que la rivière de l'Escaut formoit, & où elle couloit avec beaucoup de rapidité. Le Roi, après avoir fait battre par le canon les premiers dehors, ordonna qu'on fit l'attaque. Aussi-tôt les Mousquetaires, accompagnés des Grenadiers, & les autres troupes commandées, partent de leurs postes différens avec une égale hardiesse; ils se rendent maîtres de la contrescarpe : ils entrent dans un ouvrage couronné qui faisoit la plus forte défense de la Place, & passent au fil de l'épée huit cents hommes, de deux mille qui étoient dans cet ouvrage; le reste des ennemis se voyant attaqué par le front & par les flancs, ne songe plus qu'à se sauver; ils se pressent, ils se poussent, une partie tombe dans le fossé, l'autre se retire de fortification en fortification; ils étoient suivis de si près qu'ils n'eurent pas le tems de lever les ponts qui communiquoient avec la Ville, ni même de fermer les portes qui

étoient dans leur chemin. Une de ces portes se trouva extrêmement basse & à demi-bouchée de corps morts des ennemis; les François marchent sur ces corps sanglans, & passent pêle-mêle avec les fuyards, &, sans s'amuser à se couvrir ni à se loger, les poursuivent jusqu'au corps de la Place. C'est-là qu'ils font ce qu'on n'a jamais lu que dans les Romans & dans les Histoires inventées à plaisir. Ils trouvent un petit degré presque dans l'épaisseur du mur ; ce degré conduisoit sur le rempart, ils montent un à un, les voilà sur la muraille ; à peine ils y sont que les uns se saisissent du canon & le tournent contre la Ville, les autres descendent dans la rue, s'y barricadent & rompent les portes de la Ville à coups de haches. Tout cela se fit avec tant de vîtesse, que les Bourgeois les prenoient d'abord pour les soldats de la garnison. Le Roi, qui les suivoit de près pour donner ses ordres à mesure qu'ils avançoient, apprend que ses troupes étoient dans Valenciennes. La première chose qu'il fit, ce fut d'envoyer défendre le pillage qui étoit déjà commencé, & qui cessa aussi-tôt. Ce n'est pas sans doute une chose peu étonnante qu'une des plus fortes Villes de Flandre, ait été ainsi emportée d'assaut en moins d'une demi-heure. Mais ce n'est pas un moindre miracle qu'elle ait pu être sauvée du pillage, & que l'ordre du Roi ait pu

être si tôt écouté par des Soldats acharnés au meurtre au milieu du bruit & des fureurs de la victoire. On peut dire que jamais troupes n'ont donné une plus grande preuve d'obéissance & de discipline. Il y avoit dans la Ville, outre les Bourgeois qui étoient en armes, cinq mille hommes d'Infanterie & douze cents chevaux, qui furent trop heureux de se rendre à discrétion. Le Roi, par le droit de la guerre, pouvoit traiter les Habitans avec les dernières rigueurs, & jamais peuple n'avoit mieux mérité de servir d'exemple. Mais ce n'étoit pas contre des malheureux soumis que le Roi exerçoit sa vengeance; il les traita avec les mêmes douceurs que s'ils eussent fait de bonne heure leur composition, & leur conserva presque tous leurs priviléges. Mais sans faire de séjour dans cette Ville, il marche aussi-tôt, & se prépare à de nouvelles conquêtes. Cambray & Saint-Omer étoient les deux plus forts Boulevards que les Esgnols eussent en Flandre. Ces Villes, situées toutes deux sur les frontières de la France, lui servoient comme de fraise, & lui faisoient la loi au milieu de ses triomphes : Cambray surtout s'étoit rendu redoutable. Les Rois d'Espagne estimoient plus cette Place seule, que tout le reste de la Flandre ensemble. Elle étoit fameuse par le nombre des affronts qu'elle avoir fait souffrir aux François, qui l'avoient plus d'une

fois attaquée, & qui avoient toujours été obligés de lever le siége. Elle faisoit contribuer presque toute la Picardie, & sa garnison avoit autrefois fait des courses, & porté le ravage & la flamme jusque dans l'Isle de France & dans les lieux voisins de Paris. Ainsi, pendant que le Roi étendoit ses conquêtes au-delà du Rhin, une Ville ennemie levoit des tributs dans son Royaume, & le bravoit, pour ainsi dire, aux portes de sa Capitale. Il voulut donc pour jamais assurer le repos de ses frontières, & assiégea en personne cette Place avec la moitié de son armée, tandis que le Duc d'Orléans, avec l'autre, va investir Saint-Omer. Ces deux siéges si difficiles, entrepris en même tems, étonnèrent tout le monde. On jugea que les Espagnols feroient les derniers efforts pour sauver deux Villes, dont la perte alloit apparemment entraîner tout le reste du Pays-Bas. Cambray toutefois ne fit pas une résistance digne de sa réputation. Le Gouverneur, quoique brave, ne voulut point perdre ses troupes en s'opiniâtrant à défendre plus long-tems la Ville, où il craignoit la révolte des Habitans que l'exemple de Valenciennes faisoit trembler. Il se retira dans la Citadelle, mais avant que de s'y renfermer il fit mettre à pied la plupart de sa Cavalerie, & fit tuer les chevaux. Il exigea de ses Soldats de nouveaux sermens de fidélité, &

donna enfin toutes les marques d'un homme qui, par une défenſe extraordinaire, vouloit rétablir l'honneur de ſa nation.

Saint-Omer de ſon côté ſe défendoit courageuſement, & le Prince d'Orange qui avoit ſolemnellement promis aux Eſpagnols d'en faire lever le ſiége, eût le tems de s'avancer. Le Roi, informé de ſa marche, envoya ordre au Duc d'Orléans d'aller au-devant des ennemis, & de s'emparer des poſtes qu'il croyoit les plus avantageux pour les combattre. En même tems il fit un grand détachement de ſon armée pour renforcer celle de ce Prince. Le Duc d'Orléans, ſuivant cet ordre, s'avança vers le mont Caſſel. A peine y étoit-il campé, qu'il vit paroître les ennemis. Comme il avoit laiſſé une partie de ſes troupes devant Saint-Omer, il fut d'abord un peu incertain du parti qu'il devoit prendre, ne ſe croyant pas en état, avec ſi peu de forces, de donner bataille; mais le Roi avoit pris ſes meſures ſi juſtes que dans cet inſtant même le renfort qu'il lui envoyoit arriva. Alors il ne balança plus, & plein de joie & de confiance il réſolut de combattre. Les deux armées n'étoient ſéparées que par un petit ruiſſeau. Le lendemain, dès le point du jour, le Duc d'Orléans mit ſon armée en bataille, & voyant que les ennemis commençoient à faire un mouvement, il paſſa le ruiſſeau

& marcha à eux. Leur armée étoit au moins de trente mille hommes, ils ſoutinrent le premier choc des François avec une fort grande vigueur, & renversèrent même pluſieurs de leurs eſcadrons. La victoire fut plus de deux heures en balance : mais la préſence du Duc d'Orléans, qui fit ce jour-là par-tout l'office de Soldat & de Capitaine, força la fortune à ſe déclarer de ſon parti. Alors les François, irrités d'une ſi longue réſiſtance, firent un grand maſſacre des ennemis; la déroute fut générale, & il y demeura de leur côté plus de ſix mille hommes ſur la Place, leur canon fut pris, & tout leur bagage entièrement pillé. Auſſitôt le Duc d'Orléans retourna devant Saint-Omer, & eut ſoin de faire ſavoir aux aſſiégés le ſuccès de la bataille.

Cependant le Roi, quoiqu'avec un petit nombre d'hommes, preſſoit fortement la Citadelle de Cambray, &, malgré les ſorties continuelles des aſſiégés, qui étoient au nombre de quatre mille, il avoit emporté tous les dehors, s'étoit approché du corps de la Place, où il avoit fait attacher les Mineurs. Les aſſiégés néanmoins refuſoient encore de ſe rendre; mais la mine ayant fait une brêche, & le canon, d'un autre côté, ayant ruiné un baſtion tout entier, ils demandèrent à capituler, & n'osèrent s'expoſer au haſard d'un aſſaut. Quoiqu'ils euſſent attendu cette extrêmité, le Roi ne

laiſſa pas de leur accorder une compoſition honorable, & le Gouverneur eut la triſte conſolation de ſortir de ſa Citadelle par la brêche. Saint-Omer, privé de toute eſpérance de ſecours, ne tarda guère à ſuivre l'exemple de Cambray. Ainſi le Roi réduiſit en ſix ſemaines trois Places qui avoient été long-tems la terreur & le fléau de ſes frontières, & dont la moindre n'auroit pas paru trop achetée par un ſiége de ſix ſemaines, & par les travaux de toute une campagne.

Toutefois les ennemis trouvoient encore des raiſons pour excuſer leurs diſgrâces. Ils publièrent que la priſe de ces trois Villes n'étoit pas tant un effet de la valeur des François que de la prévoyance du Roi, qui, en faiſant de bonne heure des magaſins, prévenoit toujours ſes ennemis, que les choſes changeroient bientôt de face, & que la fin de la campagne ſeroit pour eux auſſi favorable que le commencement avoit été malheureux. Déjà le Prince Charles étoit ſur les bords du Rhin avec vingt-quatre mille hommes : fier de ſe voir à la tête de toutes ces forces de l'Empire, plus fier encore de l'eſpérance d'être dans peu beau-frère de l'Empereur, il triomphoit en idée des plus fortes Places de la Lorraine & de la Champagne, où il avoit réſolu de prendre ſes quartiers d'hiver, & où il ſe tenoit ſi aſſuré de la victoire, qu'il avoit fait mettre ſur ſes Dra-

peaux : OU MAINTENANT OU JAMAIS. Il paſſe la Sarre, il entre dans la Lorraine, & vint ſe camper fort près de l'armée de France, commandée par le Maréchal de Créqui : les François, quoique beaucoup inférieurs en nombre, brûloient de combattre, mais le Roi ne voulut point faire dépendre de l'incertitude d'une bataille une victoire qu'il pouvoit remporter ſans combat ; il commanda au Maréchal de Créqui de les fatiguer le plus qu'il pourroit, & de ne combattre qu'avec avantage.

Cependant le Prince d'Orange raſſembloit une autre armée beaucoup plus nombreuſe que la première, & l'ayant groſſie des troupes des Princes & de la Baſſe-Allemagne, il formoit, à ſon ordinaire, de grands deſſeins. Enfin, après avoir longtems conſulté, avec le Gouverneur des Pays-Bas, quelle Place ſeroit le plus à leur bienſéance, il vint, avec ſoixante mille hommes, tenter une ſeconde fois la fortune devant Charleroy. On crut qu'il ne retourneroit pas devant cette Place ſans avoir bien pris ſes meſures pour n'y pas recevoir un ſecond affront. Déjà les lignes de circonvallation étoient achevées; déjà le Prince Charles, qui le devoit joindre avec toutes ſes troupes, étoit ſur le bord de la Meuſe : le Duc de Luxembourg eut ordre de s'avancer vers la Place; on ſe croyoit de part & d'autre à la veille

de quelque grand événement : plusieurs braves Volontaires s'étoient rendus en diligence dans l'armée du Général, où ils étoient accourus comme à une occasion infaillible de se signaler. Le Prince d'Orange & le Gouverneur des Pays-Bas avoient fait bonne provision de poudre, de bombes, de grenades, & de tout ce qui est nécessaire pour un siége; mais ils trouvèrent tout-à-coup que le pain leur manquoit. C'étoit la seule provision à laquelle ils n'avoient pas songé. Le Duc de Luxembourg s'étoit placé entre eux & Bruxelles, & le Maréchal d'Humieres, d'un autre côté, leur fermoit le chemin de Mons & de Namur, & de leurs autres Places; de sorte que voyant leur armée en danger de mourir de faim, ils décampèrent au grand étonnement de tout le monde, & après avoir tourné leur furie contre le Bourg de Bines, leur consolation ordinaire quand ils ont manqué Charleroy, ils employèrent le reste de la campagne à faite des Manifestes l'un contre l'autre.

Les Allemands, de leur côté, n'étoient pas plus heureux. Le Maréchal de Créqui les suivoit toujours, campant à leur vue, toujours maître de donner bataille ou de la refuser; quelquefois son canon les foudroyoit jusques dans leurs tentes, il leur coupoit les vivres & arrêtoit leurs convois; il leur enlevoit leurs chevaux & fourrages,

tout ce qui s'écartoit du gros de l'armée tomboit entre les mains des Soldats ou des Payſans, plus terribles encore que les Soldats. Le Prince Charles reconnut alors ſon imprudence; ſon Armée, à demi-défaite, repaſſa en diligence & la Moſelle & la Sarre, & abandonna, en ſe retirant, une partie de ſon bagage.

Dans ce même moment l'Armée des Cercles, commandée par le Prince de Saxe Eiſenac, étoit de l'autre côté du Rhin, & ne pouvoit ſe débarraſſer du Baron de Montelar, qui la tenoit comme aſſiégée en pleine campagne. Pour comble d'effroi, le Maréchal de Créqui s'avance & repaſſe le Rhin. L'armée des Cercles, entourée de tous côtés, ſe retire en hâte; & laiſſant ſur le chemin un grand nombre de morts & de priſonniers, arrive effrayée au pont de Strasbourg, & ſe réfugie dans une Iſle qui eſt vers le milieu de ce pont. Les Habitans de Strasbourg, touchés du péril des Allemands qu'ils voyoient expoſés à la boucherie, s'employèrent pour eux, & demandèrent au Maréchal un paſſe-port pour des malheureux qui ne cherchoient qu'à s'enfuir. La demande eſt accordée, & l'on vit l'heure que l'Armée & le Général ſe mettoient en chemin, conduits par un garde que le Maréchal avoit chargé du paſſe-port. Mais le Prince Charles, qui étoit accouru au même tems, leur épargna

cette honte : toutefois il acheta cher la gloire de les avoir délivrés; car à quelques jours de-là, l'aile droite de sa Cavalerie fut taillée en pièces, & tout ce qu'il pût faire fut de regagner promptement les lieux d'où il étoit parti, & de songer à couvrir Sarbruch, que les François sembloient menacer. Le Maréchal profite de cette erreur, il fait semblant de mettre ses forces en quartier d'hiver aux environs de Schelestad; mais ayant appris que les Allemands avoit déjà disposé les leurs en plusieurs quartiers, il passe encore le Rhin & va assiéger Fribourg. Le Prince Charles, étrangement alarmé de cette nouvelle, se représente l'étonnement de toute l'Allemagne & l'indignation de l'Empereur si on lui enlève une Place de cette importance. Qui pourra désormais empêcher les François d'entrer dans la Souabe, & dans le Wirtemberg, & de ravager les terres Impériales? Il rassemble donc ses troupes, il marche à grandes journées & arrive à une lieue de Fribourg; mais trouvant tous les passages fermés, il demeure sans rien entreprendre : toutefois il ne voulut point s'en retourner qu'il n'eût vu de ses propres yeux que la Place étoit rendue. Pour surcroît de malheur, il arriva que les troupes que le Roi entretenoit dans la Hongrie avoient battu celles de l'Empereur, dont il étoit demeuré

ſur le champ de bataille plus de trois mille hommes.

Les ennemis voyant approcher la fin de l'année croyoient avec apparence être auſſi à la fin de leurs diſgrâces. Ils comptoient en une ſeule campagne quatre de leurs meilleures Villes emportées, deux batailles perdues, un ſiége honteuſement levé, deux grandes Armées ruinées, & le pays de leurs Alliés entièrement déſolé. Le Roi pourtant ne put ſe réſoudre à les laiſſer en repos. Il commande au Maréchal d'Humieres d'aſſembler des troupes, & d'aller mettre le ſiége devant Saint-Guillin. Quand il n'y auroit pas eu dans la Place une garniſon de douze cents hommes, les pluies, les neiges & les marais, dont il eſt environné, sembloient être ſeuls capables de la défendre; mais le Soldat animé par tant de victoires, l'emporte en moins de huit jours, & il étoit déjà maître des portes quand le Gouverneur des Pays-Bas donna le ſignal qu'il étoit arrivé à Mons pour la ſecourir.

La priſe de cette Place acheva de conſterner les ennemis; ils commencèrent à changer de langage; ce n'étoit plus des menaces comme autrefois, & des eſpérances de victoires, ils reconnurent de bonne foi leur foibleſſe. Tant de de Puiſſances liguées contre un ſeul homme,

l'Eſpagne,

l'Espagne, la Hollande, l'Allemagne ne se croyoient pas assez fortes pour lui faire tête; ils vont mandier de nouveaux secours, ils cherchent à faire pitié aux Anglois, & n'oublient rien de tout ce qui peut réveiller cette ancienne jalousie qui a tant de fois armé l'Angleterre contre la France. Le Prince d'Orange, qui venoit d'épouser la fille du Duc d'Yorck, & qui étoit regardé comme l'héritier présomptif de la Couronne, fait sa brigue auprès des Grands & auprès du Peuple; il leur représente la perte infaillible des Pays-Bas, les François, maîtres bientôt de toutes les Côtes de la Manche, & en état de faire la loi à l'Océan, la Religion Protestante en péril, l'Europe entière menacée d'une dangereuse servitude; les Peuples murmurent, le Parlement demande qu'on sauve la Flandre, le Roi d'Angleterre lui-même est ébranlé. Les Espagnols désespérant de pouvoir conserver leurs Places, parlent de les lui abandonner; enfin, on ne doute point qu'il ne quitte le personnage de médiateur pour prendre celui d'ennemi. Sur cette espérance, les Confédérés reprennent courage, ils veulent continuer la guerre, ou prescrire eux-mêmes les conditions de la paix; ils se flattent que le Roi va laisser au moins la Flandre en repos, & qu'ils n'auront plus à couvrir que les Provinces voisines de l'Allemagne. Le Roi contribue à les entretenir dans cette

erreur ; il venoit de prendre Saint-Guillin, pour leur faire croire qu'il vouloit attaquer Mons, & achever la conquête du Hainaut. Enfin, il se met en campagne, & part avec toute sa Cour au commencement de Février pour s'en aller à Metz ; au bout de quelques jours il semble tourner vers Nancy, puis tout-à-coup il se rend à Metz, où il avoit mandé au Maréchal de Créqui de le venir trouver. Il y avoit quelques mois que ce Maréchal avoit eu ordre de passer le Rhin, & d'aller avec un corps d'armée dans le Brisgaw, tandis que d'autres troupes se tiendroient aux environs de Metz. Tout cela avoit fait juger que l'orage tomberoit vraisemblablement du côté de l'Allemagne. Cette opinion augmente lorsque l'on voit arriver à Metz le Maréchal, tout malade qu'il étoit, pour confirmer entiérement ce bruit. Le Roi lui commande de marcher vers Thionville, & fait semblant lui-même d'y vouloir aller. Les ennemis, alarmés & incertains de sa marche, sont dans une continuelle agitation. Les Allemands, qui à peine avoient pris leurs quartiers d'hiver, sont contraints d'en sortir pour se rassembler. La Ville de Strasbourg parle d'envoyer des Députés, Trêves se croit déjà voir au pillage, Luxembourg ne doute plus d'être assiégé ; cependant le Roi rebrousse chemin, & se rend à Verdun, faisant courir le bruit qu'il alloit assiéger

Année 1678.

Namur. Le Gouverneur des Pays-Bas ne ſait plus de quel côté tourner ; il voit aller & venir de toutes parts les Armées Françoiſes ; il voit que depuis le fond de la Flandre juſqu'au Rhin le Roi a partout des magaſins ; il ne ſait quelle place abandonner ni défendre ; s'il en aſſure une, il en expoſe vingt autres ; il court enfin au plus preſſé, & , rappelant toutes les troupes qu'il avoit en Flandre, il en remplit toutes les Villes du Hainaut & du Luxembourg. A peine il a pris ces précautions qu'on vient lui dire que le Maréchal d'Humieres s'approche d'Ypres ; il y jette la meilleure garniſon de Gand ; il reſpire alors, & penſe avoir bien pourvu à toutes choſes ; mais en un même jour, il apprend de ſix Couriers différens, qu'il y a ſix grandes Villes inveſties, Mons, Namur, Charlemont, Luxembourg, Ypres, & enfin que Gand même eſt aſſiégée. Cette dernière nouvelle eſt pour lui un coup de foudre ; il eſt long-tems ſans pouvoir y ajouter foi : quelle apparence que le Roi, qu'il croit en Lorraine, vienne aſſiéger au fort de l'hiver, la plus grande Ville des Pays-Bas, & entreprenne de faire une circonvallation de plus de huit lieues dans un pays de marécages & facile à inonder, coupé de quatre rivières & de deux larges canaux ? Cependant la choſe ſe trouve vraie. Plus de ſoixante mille hommes, partis de différens endroits, étoient

arrivés à une même heure devant cette grande Ville, & l'avoient investie sans savoir eux-mêmes qu'ils l'investissoient. Le Roi ayant supputé le tems que ses ordres pouvoient être exécutés, laisse la Reine à Stenay, monte à cheval, traverse en trois jours plus de soixante lieues de pays, & joint son Armée qui est devant Gand. Il trouve en arrivant la circonvallation presque achevée, & tous les quartiers déjà disposés, suivant le plan qu'il en avoit lui-même dressé à Saint-Germain. Les ennemis avoient lâché leurs écluses; mais il y eut bientôt par-tout des digues & des ponts de communication. La tranchée est ouverte dès le soir, bientôt les dehors sont emportés l'épée à la main; la Ville se rend, & la Citadelle, quoique très-forte, & environnée de larges fossés, capitule deux jours après. Ainsi le Roi, par sa conduite, se rend en six jours maître de cette Ville si renommée, qui faisoit autrefois la loi à ses Princes mêmes, & qui prétendoit égaler Paris par la grandeur de son enceinte & par le nombre de ses Habitans. A peine est-elle prise que le Maréchal de Lorge a ordre de s'avancer vers Bruges avec un corps de Cavalerie; aussi-tôt deux Bataillons Espagnols de la garnison d'Ypres s'y jettent, mais tout-à-coup voilà le Roi devant Ypres. Il y avoit long-tems qu'il avoit dessein sur cette Place importante par elle-même, & parce

que sa prise achevoit d'assurer toutes ses conquêtes. Il y restoit encore trois mille hommes de guerre, qui se défendirent d'abord courageusement; mais les approches étant faites, la contrescarpe, bordée d'une double palissade, est forcée en une nuit, & le lendemain, dès la pointe du jour, la Citadelle & la Ville envoyèrent des Otages & signèrent la capitulation.

Ces deux dernières conquêtes changèrent toute la face des affaires. Le Roi est à deux lieues des Places des Hollandois, & ils pensent à toute heure le revoir encore aux portes de leur Capitale. Mais quelle douleur pour les Espagnols de perdre tout un grand pays, dont ils tiroient toute leur subsistance, & de le voir en proie aux Armées de leurs ennemis? Les Anglois se troublent à cette nouvelle, c'est en vain qu'ils sont déjà dans Bruges & dans Ostende. Par quel chemin iront-ils joindre les Espagnols? Tous les passages leur sont fermés, les voilà désormais resserrés dans un très-petit espace de Pays, & les seules garnisons d'Ypres & de Gand sont capables de ruiner leur Armée. On arme pourtant à Londres, on délivre des commissions pour lever des troupes, on équipe des vaisseaux, on défend tout commerce avec la France, & on veut que les Hollandois fassent de pareilles défenses chez eux; mais les Hollandois ne veulent point re-

noncer aux avantages qu'ils tirent du Commerce. La dispute s'échauffe, l'alliance n'est pas encore signée, & les voilà déjà brouillés. Le Roi, instruit de leur division, compte pour vaincus des ennemis qui s'accordent si mal ensemble : toutefois comme il voit sa gloire au point de ne pouvoir plus croître, ses frontières entièrement assurées, son Empire accru de tous côtés, il songe au repos & à la félicité de ses peuples. Cette seule ambition peut désormais flatter son courage; il se résout donc à donner la Paix à l'Europe, mais c'est aux conditions qu'il veut bien imposer lui-même. Il traça un petit projet de paix & l'envoya à Nimègue. Ce projet, rendu public, fait l'effet qu'il s'étoit imaginé.

Les ennemis commencent à ouvrir les yeux; les Peuples de Hollande, épuisés d'argent & de forces, & las d'entretenir des Armées qui peuvent les opprimer un jour, songent à assurer leur repos & leur liberté. Les propositions du Roi sont dans la justice, & il faut ou de l'aveuglement ou de l'opiniâtreté pour les refuser. Enfin, si on ne fait la paix, ils déclarent qu'ils ne fourniront plus aux frais de la guerre. Les Etats-Généraux s'assemblent; mais le terme que le Roi leur a donné expire bientôt. Il leur semble à tout moment qu'il va partir, & ils demandent du tems pour délibérer, il leur accorde trois semaines, & va

lui-même attendre à Gand leur réponſe à la tête de ſon Armée, tandis qu'ils conſultent & que les choſes ſont en balance. Il leur envoie un Trompette pour achever de leur expliquer les intentions favorables qu'il a pour eux; alors les Hollandois ne pouvant plus ſe contenir, la mémoire de tant de bienfaits qu'ils ont autrefois reçus de la France, ſe réveille en eux; ils avouent leurs ingratitudes, ils crient que les François ſont leurs vrais Alliés, que le Roi eſt leur naturel protecteur; on entend par-tout retentir dans La Haie: vive le Roi de France! vive le grand Prince qui veut bien nous donner la Paix! En même tems ils lui envoient des Députés pour lui témoigner leur juſte reconnoiſſance.

Le Prince d'Orange eſt le ſeul qui ne prend point de part à la joie publique : quoique la guerre juſqu'alors lui ait été ſi contraire, il ne peut ſouffrir une paix qui va lui ôter le commandement des Armées; il n'y a point d'adreſſe qu'il n'emploie, point de machine qu'il ne remue; il fait agir ſes créatures, il envoie en Angleterre, il jette l'alarme dans tous les cœurs des Alliés; on voit arriver de toutes parts à Nimègue des Couriers chargés de plaintes contre les Etats; l'Empereur éclate ſurtout en reproches & les accuſe d'abandonner la cauſe commune: c'eſt pour eux que l'Allemagne eſt engagée dans

une guerre qui lui eſt ſi onéreuſe. Que deviendront maintenant leurs Alliés ? & comment ſoutiendront-ils ſéparément une Puiſſance que tous ils n'ont pu ſoutenir? D'autre part les Anglois achèvent de lever le maſque ; ils ſe déclarent ouvertement contre la France, & ſont déſormais ſes plus grands ennemis ; il n'y a rien qu'ils ne faſſent pour empêcher les Hollandois de ſe réconcilier avec elle, ils leur offrent de l'argent, des vaiſſeaux, des troupes, & les engagent enfin à ſigner un Traité de ligue offenſive & défenſive avec eux.

Le Roi, de retour à Saint-Germain, apprend ſans s'émouvoir toutes ces ligues nouvelles. Il a ſes meſures priſes, il eſt ſi aſſuré de faire la loi à ſes ennemis qu'il a déjà par avance déchargé ſes Peuples de ſix millions de Tailles. Il ſemble même que dans le tems qu'il offre la paix, la fortune de tous côtés prenne plaiſir à favoriſer ſes Armées ; trois cents hommes de la garniſon de Maſtricht emportent d'aſſaut, en une nuit, une Place du Brabant, que trente mille hommes oſeroient à peine aſſiéger. Le Duc de Navailles, malgré des difficultés incroyables, & preſque à la vue de l'Armée d'Eſpagne, prend la Capitale de Cerdagne & s'ouvre l'entrée dans la Catalogne. Le Maréchal de Créqui défait une partie des meilleures troupes de l'Empire, & les pouſſe avec grand carnage juſques dans les foſſés de Rin-

feld, il brûle le pont de Strasbourg, & s'empare de tous les Forts qui le défendoient. Le Duc de Luxembourg, de son côté, ne demeure pas oisif; après avoir tenu long-tems Bruxelles comme assiégée, il entre dans le Hainaut & va bloquer Mons. Le Prince d'Orange ayant grossi son Armée de plusieurs troupes Angloises & Allemandes, marche en diligence pour secourir cette grande Ville, & les Armées sont en présence. Cependant les Hollandois, plus touchés de leur véritable intérêt que des vaines promesses des Anglois, & de leurs autres Alliés, ordonnent à leurs Plénipotentiaires d'achever le Traité qu'ils ont commencé avec la France. La Paix est signée à Nimègue, 10 Août.
& un Courier en porte la nouvelle au Prince d'Orange. Néanmoins ce Prince malheureux ne perd pas encore l'espérance d'empêcher la ratification; il se résout de tenter encore une fois la fortune en attaquant promptement les François, & songe par un dernier effort, ou à rompre la paix ou du moins à terminer la guerre avec éclat. Le lendemain, dès la pointe du jour, il passe les défilés qui séparent les deux Armées, & attaque les François dans leurs postes. Comme il combattoit en homme désespéré, sa témérité eut d'abord quelque succès, il renverse quelques gardes avancées, & les poursuit jusques vers l'endroit où le gros de l'Armée étoit en bataille; mais

alors la fortune changea de face, les François fondent fur les ennemis avec leur impétuofité ordinaire, & les mettent en déroute; près de quatre mille hommes demeurent fur la Place. Le Prince d'Orange fut trop heureux le jour fuivant de publier lui-même la nouvelle de la Paix: c'étoit le feul moyen de délivrer Mons.

Les Plénipotentiaires d'Efpagne la fignèrent bientôt après; mais quand le Traité parut à Madrid, & qu'il fallut le ratifier, la plume tomba des mains à tout le Confeil. Ces Politiques, fi accoutumés à regagner par les Traités ce qu'ils ont perdu dans la guerre, ne favent plus où ils en font lorfqu'ils voient tout ce qu'il leur faut abandonner par celui-ci: Cambray, Valenciennes, tant d'autres Places fameufes, de grandes Provinces, ou, pour mieux dire, des Royaumes entiers, & furtout cette Bourgogne qui leur donnoit voix dans les Diètes de l'Empire. Mais cependant les Armées de France font aux portes de Bruxelles, il n'eft pas tems de délibérer. Le Roi d'Efpagne envoie à Nimègue le Traité ratifié de fa main, avec ordre à fes Miniftres d'obtenir des conditions meilleures s'ils peuvent, finon de le publier tel qu'il étoit.

Que fera défornais l'Empereur deftitué du fecours des Hollandois & des Efpagnols? Il croit d'abord, en traînant la négociation, rendre fon

Traité plus avantageux ; mais à meſure qu'il retarde, le Roi lui fait de nouvelles demandes. Il ſe hâte donc de conclure ; & ſans s'arrêter aux vaines proteſtations de ceux de ſes Alliés qui différoient de ſouſcrire, il accepte la Paix aux conditions qu'on lui avoit preſcrites.

Ainſi le Roi, qui avoit vu tous les Princes de l'Europe ſe déclarer l'un après l'autre contre lui, voit ces mêmes Princes rechercher ſon amitié, recevoir en quelque ſorte la loi de lui, & ſigner une Paix qui laiſſe à douter s'il a plus glorieuſement fait la guerre, ou s'il l'a terminée avec plus d'éclat.

Voilà en abrégé une partie des actions d'un Prince que la fortune a pris, ce ſemble, plaiſir à élever au plus haut degré de la gloire où puiſſent monter les hommes, ſi toutefois on peut dire que la fortune ait eu quelque part dans ſes ſuccès, qui n'ont été que la ſuite infaillible d'une conduite toute merveilleuſe. En effet, jamais Capitaine n'a été plus caché dans ſes deſſeins, ni plus clairvoyant dans ceux de ſes ennemis. Il a toujours vu en toute choſe ce qu'il falloit voir, toujours fait ce qu'il falloit faire. Avant que la guerre fut commencée, il avoit aguerri ſes troupes dès long-tems par de continuels exercices, par l'exacte diſcipline qu'il leur faiſoit obſerver. Il a toujours prévenu ſes ennemis par la promp-

titude de ses exploits; dans le tems qu'ils faisoient des préparatifs pour l'attaquer, il les a souvent réduits à la nécessité de se défendre, & leur a quelquefois enlevé trois Villes pendant qu'ils délibéroient d'en assiéger une. Il ne s'est point trompé dans ses mesures. Quand il entra dans la Franche-Comté, il avoit pris ses précautions si justes du côté de l'Allemagne, qu'en une Province ouverte de toutes parts, les ennemis ne purent, dans une occasion si pressante, se faire un passage pour y jeter le moindre secours; il n'a point fait de conquêtes qu'il n'ait méditées long-tems auparavant, & où il ne se soit acheminé comme par degrés. En prenant Condé & Bouchain, il se mit en état d'assiéger Valencienne & Cambray; par la prise d'Aire il s'ouvrit le chemin à Saint-Omer, & c'est en partie à la conquête de Saint-Guillin qu'il doit la conquête de Gand & d'Ypres. Jamais Prince n'observa si régulièrement sa parole, il l'a toujours tenue à ses ennemis même; & dans la Paix d'Aix-la-Chapelle, il aima mieux, en rendant la Franche-Comté, renoncer à la plus glorieuse & à la plus utile de ses conquêtes, que de manquer à la parole qu'il avoit donnée de la rendre. Ce n'est pas une chose concevable que dans la fidélité qu'il a gardée à ses Alliés, il a toujours eu plus de soin de leurs intérêts que des siens propres. Dans le projet de Paix qu'il envoya à

Nimègue, il y avoit pour premier article qu'avant toutes choses on restitueroit aux Suédois tout ce qui avoit été pris sur eux; & quoiqu'il vit toute l'Europe en armes contre lui, ce ne fut qu'à l'instante prière des Suédois, qu'il souffrit que la Paix se fît avec la Hollande avant la restitution. Jamais un mouvement de colère ne lui a fait faire une fausse démarche. Quand l'Angleterre, qui s'étoit liée avec lui, se détacha tout-à-coup de ses intérêts, il ne s'emporta ni en plaintes ni en reproches; il n'en témoigna au Roi d'Angleterre aucune froideur; & en lui montrant au contraire qu'il étoit toujours persuadé de son amitié, il l'engagea à demeurer toujours son ami. Il a toujours appelé aux emplois de la guerre les hommes qui en étoient les plus dignes, & n'a jamais laissé une belle action sans récompense; aussi jamais Prince ne fut servi avec tant d'ardeur par ses Soldats. Cette ardeur a passé à de tels excès, qu'il a eu besoin de toute son autorité pour la réprimer. Quand il a pu voir une chose par ses yeux, il ne s'est point fié aux yeux d'autrui; il a toujours reconnu lui-même les Places qu'il a voulu attaquer, & en cette noble fonction de Capitaine, il a eu plusieurs fois des hommes tués & blessés à côté de lui. Judicieux dans toutes ses entreprises, intrépide dans le péril, infati-

gable dans le travail, on ne fauroit rien lui reprocher que d'avoir fouvent expofé fa perfonne avec trop peu de précaution.

Cependant il eft merveilleux que parmi les foins d'une guerre qui a dû, ce femble, l'occuper tout entier, ce Prince foit encore entré dans le détail du Gouvernement de fon État, & qu'on l'ait vu auffi appliqué au befoin particulier de fes Sujets, que fi toutes fes penfées avoient été renfermées au-dedans de fon Royaume. De-là vient que dans un tems que toute l'Europe étoit en feu, la France ne laiffoit pas de jouir de toute la tranquillité & de tous les avantages d'une Paix profonde; jamais elle ne fut fi floriffante, jamais la juftice ne fut exercée avec tant d'exactitude, jamais les Sciences, jamais les Beaux-Arts n'y ont été cultivés avec tant de foin. Il a lui feul plus fait bâtir de fomptueux édifices que tous les Rois qui l'ont précédé. Il n'eft pas croyable combien de Citadelles il a fait conftruire, combien il en a réparées, de combien de nouveaux baftions il a fortifié fes Places. Les François, il y a quinze ans, paffoient pour n'avoir aucune connoiffance de la navigation, ils pouvoient à peine mettre en mer fix vaiffeaux de guerre & quatre galères; maintenant la France compte dans fes ports vingt-fix Galères & cent

vingts gros Vaiſſeaux, & un nombre prodigieux d'autres bâtimens ; elle s'eſt rendue ſi ſavante dans la Marine, qu'elle donne aujourd'hui aux Étrangers & des Pilotes & des Matelots. Il n'y a point de génie un peu élevé au-deſſus des autres, dans quelque profeſſion que ce ſoit, que le Roi, par ſes largeſſes, n'ait excité à travailler : auſſi la France, ſous ſon Règne, ne ſe reſſent en rien, ni de l'air groſſier de nos pères, ni de la rudeſſe qu'une longue guerre apporte d'ordinaire avec ſoi; on y voit briller une politeſſe que les Nations étrangères prennent pour modèle & s'efforcent d'imiter; mais ce ne ſont point les ſeuls bienfaits du Roi, qui ont produit tant de miracles, & qui ont porté toutes choſes à ce degré de perfection ; la fineſſe de ſon diſcernement y a plus contribué que ſes libéralités; les plus grands génies, les plus ſavans Artiſtes ont remarqué que pour trouver le plus haut point de leur Art, il leur ſuffiſoit d'étudier le goût de ce Prince. La plupart des chef-d'œuvres qu'on admire dans ſes Palais, doivent leur naiſſance aux idées qu'il en a fournies. Toutes ces grâces, toute cette diſpoſition ſi merveilleuſe, qui ſurprend, qui enchante dans ſes magnifiques jardins, n'eſt bien ſouvent que l'effet de quelque ordre qu'il a donné en les viſitant.

Il eſt donc juſte que les Sciences, que les Beaux-Arts s'emploient à éterniſer la mémoire d'un Prince à qui ils ſont redevables. Il eſt juſte que les Écrivains les plus illuſtres le prennent pour l'objet de toutes leurs veilles; que les Peintres & les Sculpteurs s'exercent ſur un ſi noble ſujet. Mais tandis qu'ils travaillent à remplir les Places & les Édifices publics d'excellens ouvrages où ſes victoires ſont repréſentées, quelques perſonnes zélées plus particulièrement pour ſa gloire ont voulu avoir dans leur Cabinet un abrégé en Tableaux des plus grandes actions de ce Prince; c'eſt ce qui a donné occaſion à ce Volume. Elles ont choiſi un pinceau délicat qui pût renfermer tant de merveilles en très-peu d'eſpace, & leur mettre à tous momens devant les yeux ce qui fait la plus chère occupation de leurs penſées.

FIN.


Digitized by Google

